

# Archéologie de la Bible hébraïque

## Culture scribale et Yahwismes

Christophe Lemardelé



ARCHAEOPRESS PUBLISHING LTD

Summertown Pavilion

18-24 Middle Way

Summertown

Oxford OX2 7LG

[www.archaeopress.com](http://www.archaeopress.com)

ISBN 978-978-1-78969-228-0

ISBN 978-1-78969-229-7 (e-Pdf)

© Christophe Lemardelé and Archaeopress 2019

All rights reserved. No part of this book may be reproduced, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying or otherwise, without the prior written permission of the copyright owners.

Printed in England by XXXX

This book is available direct from Archaeopress or from our website [www.archaeopress.com](http://www.archaeopress.com)

*À Francolino J. Gonçalves, In Memoriam*



# Table des matieres

Remerciements.....	iii
Introduction.....	1
Pluralité de livres.....	2
Une culture scribale.....	4
Un monothéisme bien particulier.....	7
<b>Partie I : « La » Bible, produit d'une culture scribale</b>	
Chapitre I : La Genèse comme point de départ... et d'arrivée.....	9
Théorie documentaire et « post-documentaire ».....	10
Hétérogénéité des textes.....	15
Repérages en terre promise.....	20
Emprunts et traditions.....	22
Chapitre II : Développement d'une pensée sacerdotale.....	25
Constructions exégétiques.....	25
Pensée sacerdotale versus écoles rédactionnelles.....	29
Sacrifices apotropaïques intégrés dans le système.....	32
Chapitre III : Activité scribale, autres livres.....	35
Tétrateuque, Hexateuque, Ennéateuque.....	35
Livres « historiques » et prophétiques.....	37
Livres dans le désordre.....	40
Culture scribale, littérature foisonnante.....	41
<b>Partie II : Le monothéisme, fusion de deux formes de yahwisme</b>	
Chapitre I : Aux origines du yahwisme.....	44
Faire l'histoire d'Israël et de son dieu séparément.....	45
La théorie des deux yahwismes.....	49
Origine du yahwisme : hypothèses.....	52
Généalogie du yahwisme.....	55
« Préhistoire » du yahwisme israélite.....	59
Chapitre II : Anthropologie du monothéisme.....	66
Yhwh est-il jaloux ?.....	67
Pourquoi la métaphore de la prostituée ?.....	71
Parenté et famille au Proche-Orient ancien.....	74
Retour à la théorie des deux yahwismes : monolâtrie et monothéisme.....	83
Chapitre III : Messianisme en Judée.....	89
Yahwisme samaritain.....	90
Judée hellénistique et romaine patrilineaire.....	93
Conclusion.....	98
Bibliographie.....	101

Archaeology of the Hebrew Bible. Scribal Culture and Yahwisms ..... 111  
Index des noms d'auteurs..... 113

## Remerciements

En premier lieu, je voudrais évoquer mes maîtres dominicains de l'École biblique et archéologique de Jérusalem : les Pères Marie-Émile Boismard, François Langlamet, Jean-Baptiste Humbert, Étienne Nodet et, bien sûr, Francolino Gonçalves. En second lieu, remercier Claudine Dauphin, Hon. Prof. in Archaeology and Theology of the Universities of Wales, pour sa relecture attentive et rigoureuse d'une première version de ce texte.

Mes remerciements s'adressent aussi à David Davison, Directeur d'Archaeopress, pour avoir accueilli avec enthousiasme mon manuscrit pour son état d'esprit à *fouiller* dans les textes bibliques, et à son Équipe pour avoir mené à bien sa publication avec soin et célérité.

Enfin, je suis tributaire de celles et ceux qui m'ont aidé à penser dans le domaine de l'histoire des religions et de l'anthropologie, de la linguistique sémitique aussi, et à penser tout court : Georges Bohas, Philippe Borgeaud, André Caquot, Marcel Detienne, Mary Douglas, Georges Dumézil, François Flahault, Roberte Hamayon, Milan Kundera, Bernhard Lang, Claude Lévi-Strauss, Annick Martin, Margaret Mead, Maurice Olender, Francis Schmidt, Alain Testart, Emmanuel Todd, Tzvetan Todorov, Jean-Pierre Vernant, Pierre Vidal-Naquet. Sans oublier, naturellement, mes proches parents et amis, en particulier ma compagne et nos trois fils.





## Introduction

Pour un spécialiste du I<sup>er</sup> millénaire avant J.-C., qui doit comme tout historien se prémunir du « péché » d'anachronisme, la Bible hébraïque n'est pas sans poser de problèmes. Pour ne pas avoir à penser à son insu que ces textes avaient vocation à devenir sacrés ou canoniques, sans doute ce spécialiste devrait-il s'affranchir ou se dispenser de la notion même de Bible. Des textes multiples et multiformes, regroupés en corpus, ont été transmis, et l'historien de ces textes doit s'efforcer de les remettre dans leur contexte afin d'en dégager la portée et d'y puiser des informations. Si l'appréciation historique de ces textes s'est, depuis longtemps, substituée en grande partie à une approche uniquement théologique, ces textes sont loin encore d'avoir été analysés sous un angle véritablement anthropologique. Pourtant, ils sont issus de cultures et de milieux sociaux spécifiques qu'il importe de prendre pleinement en considération. Dans son livre *Les Grecs et nous*, l'helléniste Marcel Detienne (2005) rappelait la distance existant entre l'Antiquité et nos mondes contemporains. Afin de maintenir la bonne distance de l'ethnologue entre « eux » et « nous », ce qui paraît familier au bibliste devrait lui paraître étranger. Le monothéisme biblique, pas plus que la philosophie et la démocratie grecques, n'est un élément universel. Il en est de même pour la manière d'écrire des textes dans une culture de scribes telle qu'elle existait encore en Judée à l'époque romaine. Faire l'« archéologie » des textes et d'une représentation religieuse originale revient à mettre à distance des pratiques et des conceptions qui nous sont à jamais étrangères.

L'objectif de notre ouvrage est double. Il s'agit de déconstruire l'édifice biblique et les textes mêmes qui le constituent dans le but de parvenir à obtenir un sens historique et anthropologique. Il faut donc déconstruire, mais pour construire. Le travail à mener sur les textes n'est pas qu'une exégèse savante accumulant les références bibliographiques. Notre étude propose une manière originale d'exploiter les textes bibliques et, surtout, une hypothèse générale concernant l'origine et la nature du monothéisme exprimé dans ce corpus composite. Notre livre pourrait s'intituler

*Bible et Monothéisme*, mais le sous-titre en donne la clé : la Bible est le produit d'une culture de scribes et non d'auteurs, le monothéisme est en fait une croyance en un dieu spécifique que les spécialistes nomment désormais « yahwisme ». Identifier des strates rédactionnelles, des interpolations de copistes et des niveaux de lecture dans les textes, et tenter de dégager les fondements du yahwisme, ses diverses formes et son évolution, c'est, en quelque sorte, faire l'archéologie de la Bible hébraïque.

### **Pluralité de livres**

Le corpus biblique a été et est toujours pluriel. Après que la Bible hébraïque fut devenue au tournant de notre ère un corpus de textes progressivement établi et délimité pour être le *Tanakh* de la tradition juive (*Torah*, Prophètes, Écrits), les autorités rabbiniques ont écarté au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. des écrits jugés non sacrés tels le livre de Tobit et les deux livres des Maccabées, et même des livres de sagesse. C'est pourquoi le canon juif est plus restrictif que le canon chrétien, qui englobe un grand nombre de ces textes juifs, mais dans leur version en grec (livre de Ben Sira devenu Ecclésiastique), et qui sont désormais dénommés livres deutérocanoniques. Ces livres sont d'ailleurs intégrés dans l'Ancien Testament, corpus dont l'ordre diverge par rapport à celui de la Bible hébraïque. Le canon samaritain est encore plus restrictif puisque les Samaritains ayant traversé des siècles d'histoire tout en se maintenant en Palestine, malgré leurs révoltes successives et la répression byzantine du VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. (Dauphin 1998, I : 285-291), n'ont, pour textes sacrés, que la *Torah*, soit les cinq premiers livres, et une version courte de Josué. Le corpus biblique est pluriel aussi parce que les chrétiens orthodoxes ne possèdent pas un corpus aussi clairement délimité que les catholiques. Enfin, les protestants ont rejeté les livres deutérocanoniques, considérés comme des apocryphes, bien des siècles après la canonisation des textes chrétiens.

Bible hébraïque	Bible grecque
<p><b>Torah</b> (Genèse ; Exode ; Lévitique ; Nombres ; Deutéronome)</p> <p><b>Prophètes</b> (Josué ; Juges ; 1-2 Samuel ; 1-2 Rois ; Isaïe ; Jérémie ; Ézéchiel ; livre des 12 prophètes)</p> <p><b>Écrits</b> (Psaumes ; Job ; Proverbes ; Ruth ; Cantique ; Ecclésiaste ; Lamentations ; Esther ; Daniel ; Esdras ; Néhémie ; 1-2 Chroniques)</p>	<p><b>Ancien Testament</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Pentateuque</li> <li>- Livres historiques (Josué ; Juges ; Ruth ; 1-2 Samuel ; 1-2 Rois ; 1-2 Chroniques ; Esdras ; Néhémie ; Esther ; Tobit ; Judith ; 1-2 Maccabées)</li> <li>- Livres de sagesse (Job ; Psaumes ; Proverbes ; Ecclésiaste ; Cantique ; Sagesse ; Ecclésiastique)</li> <li>- Livres prophétiques (Isaïe ; Jérémie ; Lamentations ; Baruch ; Ézéchiel ; Daniel ; les 12 petits prophètes)</li> </ul> <p><b>Nouveau Testament</b></p>

« La » Bible est donc un produit complexe de l'histoire et se révèle être un corpus à géométrie variable selon que l'on soit samaritain, juif ou chrétien, orthodoxe, catholique ou protestant. Pour le lecteur ordinaire, se plonger dans la Bible en espérant la lire comme un livre d'auteur, avec un parcours linéaire du début à la fin, est sans doute ce qui compromet d'emblée l'entreprise : « Des histoires attrayantes débouchent brusquement sur des généalogies sans fin ou sur d'interminables descriptions de bâtiments. Des listes de lois particulières, assemblées sans cohérence, apparaissent soudain. Des histoires se répètent mais dans des versions qui se contredisent entre elles » (Satlow 2018 : 23). En fait, c'est livre par livre, et pas forcément dans l'ordre, qu'il importe d'aborder cette littérature complexe : on ne lit pas la Bible, on prospecte à l'intérieur. Pour l'historien situant ses recherches en amont de la canonicité des livres, seule lui importe la nature historique d'écrits anciens dans leur contexte. Il faut toujours avoir à l'esprit qu'il s'agit d'un ensemble de livres qu'on désigne d'ailleurs à l'origine par un pluriel : *ta biblia*, « les livres ».

Vraisemblablement, la Bible est plus le résultat d'une accumulation de livres – un *work in progress* –, ultérieurement mis en forme et en ordre, qu'un projet pleinement cohérent à l'origine. La compilation de livres s'est visiblement accélérée à l'époque hellénistique et la division en trois parties du corpus est plus un aboutissement non recherché qu'un classement théorique élaboré en amont de la mise en forme des livres. Comme son nom grec l'indique, le Pentateuque n'existe qu'à partir du moment où les cinq premiers livres furent traduits en grec. Avant cette traduction, il n'y avait pas de réelle nécessité à regrouper les livres en sous-corpus. La difficulté pour l'historien serait moindre s'il ne s'agissait que d'une accumulation de livres avec un *terminus ad quem* relativement facile à établir pour les derniers d'entre eux. Ces livres sont en effet le fruit également d'une compilation de textes, se succédant mais parfois aussi entremêlés. La tâche de l'historien semble dès lors presque impossible. Spinoza lui-même, au sujet des guerres avec les Philistins, renonça à comprendre :

« La sueur me ruissellerait du front si je tentais de concilier toutes les histoires qui se trouvent dans ce premier Livre de Samuel afin qu'elles semblent toutes écrites et mises en ordre par un seul historien » (Spinoza 2015 : 203).

En tant que corpus de textes anciens, d'époques variées, à remettre dans leur contexte historique, les textes bibliques sont des documents de première importance qu'il s'agit d'analyser au plus près, de la manière la plus rigoureuse possible. Pour un historien, les sources sont d'égale importance, mais avec une difficulté majeure concernant des textes littéraires élaborés de manière complexe et transmis au fil des siècles et des altérations par des copistes. Les stèles monumentales livrant leurs inscriptions de promotion royale ou les milliers de tablettes cunéiformes au contenu trivial sont en effet des sources

plus fiables. Cependant, d'une part, elles doivent être passées tout autant au crible de la critique car elles présentent parfois un point de vue très éloigné de la neutralité souhaitée par l'historien. D'autre part, se détourner des sources littéraires n'est guère possible puisqu'elles sont seules parfois à présenter un récit d'ordre historique pour une période et un lieu donnés. En ce qui concerne les sources littéraires issues de la Bible, le danger réside dans le fait de paraphraser ces récits de guerre contre des Philistins ( Huot 2004 : 103-105), alors que l'archéologie n'en a rien attesté. Toutefois, la complexité, voire l'« impénétrabilité », des textes bibliques ne doit pas empêcher l'historien de s'y risquer. Car ce serait négliger ou rester à la surface d'enjeux historiques et anthropologiques présents dans ces textes. « La » Bible ne peut être laissée aux seuls croyants tant elle est riche d'histoire, mais l'historien, pour l'exploiter au mieux comme source, est contraint de mettre les textes à plat, puis de travailler la matière textuelle et littéraire de ces textes en creusant comme le font les archéologues sur un *tell*, afin d'aller au-delà du commentaire paraphrastique. La particularité des textes bibliques, à la différence de textes d'auteurs, devra donc le conduire à tenter de discerner l'histoire rédactionnelle de certains d'entre eux, donc à établir une « stratigraphie ».

### ***Une culture scribale***

En ce qui concerne la production de textes antiques, rien n'est vraiment simple, même lorsqu'il s'agit d'auteurs attestés historiquement et de livres complets transmis par les lettrés. L'un des meilleurs exemples est l'historiographe juif Flavius Josèphe dont la notice consacrée à Jésus est suspectée d'être de la main d'un copiste chrétien (Bardet 2002). Le problème devient très complexe dès lors que le texte n'est qu'une citation d'un auteur par un autre auteur. C'est le cas avec Aristobule, juif d'Alexandrie cité par Eusèbe de Césarée (Holladay 1995), plus encore avec Hécatée d'Abdère, historien cité par Diodore de Sicile lui-même cité par Photius (Zamagni 2009). Mais lorsque le texte est anonyme ou que son auteur provient d'une tradition sans contexte historique très précis, seule la critique interne permet d'avancer des hypothèses novatrices concernant ses conditions d'élaboration. Les spécialistes d'Homère en France ont depuis longtemps délaissé ces questions, élaborant des analyses d'ordre anthropologique à la suite de Jean-Pierre Vernant sans auparavant s'aventurer dans la critique textuelle et littéraire de *L'Iliade* et de *L'Odyssée*. Or, Homère n'existe pas plus que la Bible. Sans être aussi composite et complexe, les deux œuvres de l'aède aveugle surgissent à l'époque de leur finalisation écrite dans les débuts de la Grèce classique. Nulles traces auparavant de fragments de textes pouvant attester une forme plus archaïque du récit héroïque et du récit initiatique. Soit ces récits furent élaborés dans la tradition orale, telle que la légende d'Homère l'affirme, soit les supports d'écriture n'ont tout simplement pas résisté au temps. La Bible surgit un peu de la même manière – elle a même « surgi des sables » quand on découvrit les manuscrits de la mer Morte – étant donné que les parchemins et les *papyri* n'ont pas résisté dans le temps.

Il n'en est pas de même dans le monde syro-mésopotamien où l'écriture sur tablettes d'argiles a rendu pérennes des textes – le feu des incendies détruisant parchemins et *papyri* mais durcissant les tablettes d'argile – qui n'étaient aucunement figés dans une forme littéraire close. L'histoire rédactionnelle d'une épopée comme celle de Gilgamesh est rendue possible par les tablettes d'argile retrouvées sur des sites archéologiques, tablettes datant d'époques diverses, du II<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C. C'est ainsi que l'on sait qu'une épopée pouvait être indéfiniment prolongée. Soucieux de diachronie, en partie déterminée par la nature du support de leurs sources, les historiens de la Mésopotamie ancienne, des mondes hittite et hourrite, d'Ébla et d'Ougarit ont jusqu'alors prêté peu d'attention aux approches anthropologiques à la différence de leurs collègues hellénistes. Il est évident que cette approche historique, quelque peu marquée par un certain positivisme, explique en partie pourquoi les spécialistes des textes bibliques furent à ce point concentrés sur la critique interne de ces textes, critique textuelle et littéraire, dite méthode historico-critique. La Bible et son contexte sémitique mésopotamien, puis ougaritique, se prêtaient naturellement à des approches uniquement préoccupées d'établir des faits historiques.

Cependant, malgré ce contexte et les milliers de tablettes retrouvées sur les grands sites historiques d'Irak et de Syrie, les exégètes préférèrent envisager de manière théorique la figure du rédacteur biblique, voire de l'auteur anonyme (J et E, le yahviste et l'élohiste), et établir comme vérité potentielle l'existence d'écoles de rédaction à l'œuvre dans les textes plutôt que d'accepter plus simplement le rôle et le statut du scribe. Le travail effectué depuis le XIX<sup>e</sup> siècle par les biblistes de langue allemande, posant une théorie des sources pour expliquer les changements de style dans le Pentateuque – la théorie documentaire aboutie de Julius Wellhausen (*Prolegomena zur Geschichte Israels*, 1883) – ou la récurrence d'une idéologie dans les livres suivants pour déterminer l'élaboration d'une historiographie – l'Histoire deutéronomiste exposée par Martin Noth (*Überlieferungsgeschichtliche Studien*, 1943) –, permit des avancées prodigieuses dans la compréhension des textes bibliques, mais ces théories ne furent qu'une étape dans la compréhension de la production de ces textes. L'hétérogénéité de ces textes est telle qu'elle met au défi la notion de rédacteur et même d'école de rédaction. Quant à la notion d'auteur, elle provient bien plus du monde grec que du monde oriental. Homère est un auteur fictif mais un auteur vraisemblable affirmé par une tradition scripturaire. Moïse n'est un auteur du Pentateuque que par défaut et Spinoza ne craignit pas d'écrire que c'était invraisemblable puisqu'un auteur ne peut raconter sa propre fin (Spinoza : 183-188). La qualité d'auteur de Moïse ne tint d'ailleurs pas par son autorité scripturaire – il n'aurait après tout que recopié les lois de Dieu, comme un scribe – mais par des autorités religieuses imposant d'y croire. Les prophètes bibliques ne sont pas plus des auteurs car leurs textes sont des recueils d'oracles à l'origine, donc des paroles divines ayant d'abord eu pour « support » leur bouche avant d'avoir pour support un parchemin.

Quand ils sont devenus bien plus que des recueils d'oracles, notamment pour les livres prophétiques les plus longs (Isaïe, Jérémie, Ézéchiel), leur nom servait surtout à donner de l'autorité à des textes prolongés par des *scribes*. Le chapitre 36 du livre de Jérémie met d'ailleurs en scène le prophète et son scribe, l'un dictant, l'autre écrivant. Il évoque aussi les scribes officiels du temple et ceux du palais royal.

L'Orient ancien fut terre de scribes anonymes même si nombre d'entre eux laissèrent leur nom dans un colophon, tels de nombreux scribes mésopotamiens (Glassner 2014) et tel le fameux Ilmilku dans la cité syrienne d'Ougarit au XIII<sup>e</sup> siècle narrant les hauts faits du dieu Baal (Pardee 2014). La transmission l'emportait sur la création à part entière, qui pouvait toutefois se déployer à l'intérieur du texte copié. Le cycle de Baal n'est pas qu'un mythe recopié fidèlement en dehors d'un contexte politique spécifique propre à une cité de second rang au Levant, il en est au contraire une version s'intégrant dans ce contexte et offre ainsi à l'historien une possibilité de l'interpréter en dehors des poncifs de la mythologie comparée (Tugendhaft 2017). Longtemps les découvertes archéologiques en Orient, qu'il s'agisse d'Ougarit ou de Mari plus à l'est et quelques cinq siècles plus tôt, ont laissé à penser que la production écrite avait pu être bien plus rare en Palestine ancienne. C'était oublier que la nature du support est déterminante et que les inscriptions sur pierre ne sont jamais pléthore, tout en étant souvent vouées à être réutilisées, voire à la destruction. La découverte des manuscrits de la mer Morte à partir de 1947 a révélé une profusion d'écrits inimaginable auparavant et s'inscrivant encore dans une même « culture scribale » (Van der Toorn 2007 ; Milstein 2016). La notion d'auteur n'avait ainsi toujours pas véritablement émergé à l'époque romaine en Judée, les textes retrouvés, bibliques ou non, n'étant que des versions parmi d'autres.

Le scribe n'avait pas l'autorité d'un auteur mais, visiblement, il ne s'interdisait pas d'améliorer les textes qu'il recopiait et d'en inventer d'autres : « Les scribes se formaient en copiant et en révisant des textes antérieurs, et il n'est donc pas surprenant qu'ils se servissent de ces textes comme modèles pour leurs propres compositions » (Satlow 2018 : 27). Les écrits esséniens, retrouvés à Qumran près de la mer Morte, développent en effet des conceptions religieuses à partir des textes bibliques mêmes. Ces scribes conservent et transmettent ces textes de manière rigoureuse, car ceux-ci font autorité à l'époque romaine, mais ils en écrivent d'autres à partir de ces mêmes textes, réélaborant et développant les motifs bibliques. Sans auteur, la culture de l'écrit en était peut-être encore plus libre et vivante, d'autant plus vivante quand l'écriture se rendit plus accessible par l'invention de l'alphabet, à Ougarit déjà, et à mesure que les scribes ne furent plus seulement des professionnels de cour ou de temple. Les textes bibliques sont le produit d'une telle culture et il est vain de chercher à en établir une origine et des auteurs précis. Il importe surtout de déceler par la critique interne leur

évolution rédactionnelle et de les situer chronologiquement les uns par rapport aux autres en les comparant historiquement. Ces textes ne viennent pas de nulle part et même s'ils n'ont pas été élaborés en une fois à un moment précis, il est nécessaire de les exploiter notamment du point de vue de l'histoire des religions dans le but de mieux comprendre la nature et l'émergence du monothéisme biblique.

### ***Un monothéisme bien particulier***

Il ne s'agit pas en effet de ne s'intéresser uniquement qu'au contenant et à la manière dont il fut constitué. Sans le contenu idéologique et religieux qui émane des textes bibliques, il n'y aurait pas de Bible du tout car c'est une représentation religieuse, politique et historique spécifique qui fut à l'origine d'un tel corpus exhaustif. Deux aspects principaux y sont condensés et entremêlés : l'histoire d'un peuple et l'histoire d'un dieu. L'archéologue Israël Finkelstein par ses nombreux travaux a permis de distinguer entre l'Israël idéologique et mythique des textes bibliques et l'Israël historique, royaume du Nord centré sur Samarie et non sur Jérusalem. Le royaume historique d'Israël, plus important que ne le fut Juda, connut son essor à partir du roi Omri (Finkelstein 2013). Démêlant les fils d'une histoire rendue complexe par les textes eux-mêmes, il a démontré que l'Israël de la Bible est surtout issu d'une conception judahite/judéenne. Le royaume unifié de David et Salomon, plus imaginaire qu'attesté par les traces matérielles, se trouve d'ailleurs décentré en ayant sa capitale à Jérusalem. Pour rappeler et modifier quelque peu le titre d'un ouvrage collectif qui a fait date – *Israël construit son histoire* –, ce n'est pas Israël qui a construit son histoire mais Juda et la Judée qui ont réélaboré et construit l'histoire d'Israël.

En ce qui concerne les aspects proprement religieux, la question du monothéisme tourmente depuis longtemps les spécialistes sans qu'ils réussissent complètement, malgré les avancées, à la détacher de l'idéologie des textes, notamment celle brochant le portrait d'un *ethnos* du peuple de Dieu. En adoptant une approche résolument historique mais en focalisant l'attention sur l'Exode et les livres des Rois, l'exégèse biblique la plus classique ne permet au mieux que d'aboutir à une hypothèse évolutionniste par la mise en adéquation de ce qui reste de la théorie documentaire (récit sacerdotal) avec l'Histoire deutéronomiste. Ainsi, à partir d'un substrat sociétal polythéiste, le monothéisme serait apparu lors de l'exil de l'élite de Juda en Babylonie, après le stade intermédiaire mais décisif de la monolâtrie sous le roi Josias (Römer 2017a). À l'inverse, l'égyptologue Jan Assmann (2001 ; 2007 ; 2018) a beaucoup travaillé la notion de monothéisme sans pour autant s'encombrer des publications et des débats exégétiques concernant les textes bibliques. Cherchant à en expliquer l'intolérance et la violence, il en reste au niveau du concept, le déclinant en monothéisme de vérité et en monothéisme de fidélité.



La nature proprement exclusiviste du monothéisme biblique pose en effet un problème majeur. Il ne faut donc pas expliquer le monothéisme, mais la monolâtrie. Or, il n'est pas certain que cette monolâtrie soit apparue dans le seul royaume de Juda et assez tardivement. D'ailleurs, aucun contexte historique ne se trouve suffisamment convaincant pour rendre compte de son apparition. Cet exclusivisme peut se traduire en termes simples bien connus de ceux qui sont familiers des textes bibliques principaux : pourquoi Dieu se montre-t-il jaloux envers son peuple ? Cet aspect est central dans l'idéologie religieuse biblique et en même temps énigmatique pour l'historien des religions. Cette discipline n'est sans doute pas en mesure de répondre seule à ce défi car la méthode comparative n'aide en rien à comprendre un monothéisme sans équivalent ailleurs, à moins d'interroger la culture religieuse, et même la culture en général – notamment la parenté et les structures familiales (Lemardelé 2016a ; 2018) –, de certaines populations du Levant qui ont pu porter et dessiner le caractère de cette divinité.

S'il importe de déconstruire l'édifice biblique pour mieux le comprendre, la théorie des deux yahwismes, émise par l'historien des textes bibliques Francolino Gonçalves, permet quant à elle de déconstruire le monothéisme ou d'en faire la généalogie pour mieux en saisir les composantes (Gonçalves 2008). Or l'une de ces deux formes était seule porteuse d'une idéologie exclusive. C'est cette composante du monothéisme biblique qui invite au regard et à l'interrogation d'ordre anthropologique. Par ailleurs, le récit biblique général contient en fait une autre histoire que celle qui nous est racontée avec force détails. Non seulement il s'agit peu de l'histoire du royaume d'Israël, mais plutôt de Juda et de la Judée, et aussi bien plus de l'introduction d'une divinité étrangère en terre d'Israël que de la migration d'un peuple en son entier et de son installation sur une terre promise peuplée d'étrangers avec leurs dieux. L'étranger, c'est le dieu biblique. Il est le migrant et non son peuple. C'est pourquoi il importe de s'interroger sur sa culture d'origine. Cette approche historique et anthropologique du yahwisme est, nous semble-t-il, seule à même de rendre compte de la spécificité du monothéisme biblique. Elle peut aider à saisir comment un dieu assez marginal est devenu Dieu.